Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 41 (2004)
Heft: 1618

Artikel: Malaise dans l'art vidéo
Autor: Faes, Carole
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1019312

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Malaise dans l'art vidéo

Le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne retrace la présence de l'art vidéo dans ses collections permanentes.

Dans l'exposition *Interactions fictives*, le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne présente, du 1er octobre 2004 au 9 janvier 2005, un ensemble hétérogène de vidéos d'artistes. Sur les moniteurs installés dans la première salle défilent les réalisations les plus anciennes. Trente ans plus tard, il est frappant de voir le systématisme avec lequel les artistes ont pris le contre-pied du traitement télévisuel de l'image. L'absence de mouvement et de tout élément narratif, l'utilisation immodérée du plan fixe ainsi que les nombreuses mises en abîme vont à l'encontre du film comme du reportage.

Jean Otth, dans sa vidéo *TV-Perturbations: La pose* (1972), montre ainsi une femme nue immobile. Le plan fixe est distordu par des parasites électroniques croissants qui finissent par rendre l'image incompréhensible. Le visiteur ressent ce que les programmes des chaînes télévisuelles ne lui procurent qu'exceptionnellement, un ennui teinté d'incompréhension. Il n'est spectateur d'aucun événement, d'aucune histoire, rien n'est fait pour le divertir. Les œuvres surprennent par l'absence de tout ce qui, de prime abord, semble être les atouts et les caractéristiques du film: le mouvement, l'évolution, la possibilité de raconter le temps qui passe.

Seuls avec les images

En montrant des moments d'intimité à caractère tabou, les vidéos des années quatre-vingt et nonante dépassent ce sentiment désagréable de vide et mettent carrément mal à l'aise. Dans *Interférence* (1998) de Stéphanie Smith et Edward Steward, une femme, dont on n'aperçoit que le visage, subit stoïquement les baisers d'un homme qui n'y prend visiblement pas plus de plaisir qu'elle. Les interactions malsaines, cruelles ou agressives réintroduisent un semblant de narration dans les œuvres mais horrifient par leur inhumanité et leur perversité. Les relations de souffrance, d'humiliation, d'incompréhension sont en décalage avec les spectacles lisses et les divertissements qui nous sont généralement proposés sur les petits ou grands écrans. L'exposition, qui présente la collection du musée vaudois sans commentaires, laisse le visiteur aborder les œuvres avec ses propres clés de lecture. L'art vidéo ne peut alors être appréhendé qu'en comparaison, voire en opposition, avec les images animées dont nous sommes abreuvés quotidiennement. Il n'a de sens pour le téléspectateur contemporain que par les questions qu'il lui pose. *cf*

Hallucinations à la frontière

Brigue, la nonchalance du bout du monde, avec ce sentiment d'impasse. Le train s'enfonce dans le Simplon. Les néons titubent à la vitesse du son. Trois douaniers suisses en cavale ferraillent le long du couloir. Le regard sévère, fermé.
On devine la frontière. Ils avancent, d'un sursaut à l'autre. Ils guettent la contrebande, l'entrée clandestine, les courses du dimanche. Trois gardes italiens les suivent à la trace. Sélectifs et aléatoires. Ils réclament les papiers un peu par-ci, un peu par-là. Des papiers ultramodernes, des cartes à puces, informatisées, satellitaires. Toutes les polices du monde communiquent en temps réel, de New-York à Gondo, terminus sud des Alpes valaisannes. Après, l'Italie et le val Divedro dictent leur loi. La montagne accroche les deux pays, comme une agrafe qui froisse la roche.
Se rappeler du vol de Geo Chavez. Le 23 septembre 1910, le pilote péruvien franchit pour la première fois le Simplon en avion. Il gagne le pari, il perd la vie. Un monument se souvient de l'exploit. John Berger raconte l'aventure dans *G.*, roman de cape et de sexe publié en 1972. La foule attend à Domodossola, et c'est un cadavre qui atterrit. Le destin fait une bouchée des bornes humaines.
La frontière ne dure pas. Elle surgit le temps d'un soupir, d'un battement de cils. Et puis on ne la voit pas. Elle rôde au milieu du boyau noir que le train salit à grande vitesse. La foulée du vent chaud défonce les fenêtres qui bavent. On change d'air.
A la sortie, de l'autre côté, les carabinieri braquent le convoi. Beaux et arrogants. Les lunettes de soleil épuisent les visages sur des gants noirs, pur cuir. L'odeur bestiale serre les gorges quand ils feuillettent les pages gercées des passeports. Ils contrôlent sans méthode. Au hasard. Une fois la fouille achevée, ils fument sur le quai et rient à haute voix. Ils se déplacent toujours en groupe. L'instinct de la troupe ou du troupeau fait office d'ordre de marche. Ils mesurent chaque pas. Le territoire se compte précisément d'un côté et de l'autre d'une ligne imaginaire, pareille à une promesse intenable. La promesse de la ségrégation. On va rester entre nous. La civilisation contre les barbares. Nous et les autres. Ceux qui ont un nom et les anonymes.
La frontière déborde la géométrie. C'est bien davantage qu'un trait magique qui invente des espaces. Voilà pourquoi les douaniers terrorisent les passagers. Une frontière, c'est sérieux. Au point de bouger au fil du temps, des guerres, des intérêts, des régimes, des alliances ou de la dérive des continents. Une fois de l'autre côté, on n'en croit pas ses yeux. *md*